

Werner KOFLER

Derrière mon bureau

Légendes alpestres/Tableaux de voyages/Actes de vengeance

Traduit de l'allemand (Autriche) par Bernard BANOUM

Editions Absalon, 2010 (extraits choisis, pages 150-170 avec l'aimable autorisation du traducteur et de l'éditeur)

Pour vivre quelque chose, je fis un voyage dans l'histoire allemande, c'est par cette phrase que, revenu derrière mon bureau, je commencerais mon rapport pour la Société internationale de muséologie comparée, pensais-je tout en suivant le guide, non, pas le Führer, pas d'allusion douteuse, non, le conservateur, le guide du musée. L'histoire comme espace d'expérience vécue, pénétrer dans l'histoire comme dans une maison ou une pièce, cela confinait bien au merveilleux, me disais-je ; traverser l'histoire allemande comme un trappeur traverse la prairie, cela serait-il donc possible ? Un musée comme celui-ci devait être aussi impressionnant que le théâtre de la nature d'Oklahoma, pensais-je, rempli d'attente. (...)

Devant moi marchait donc le guide, non, pas le Führer, faut-il le répéter, et pas non plus le premier de cordée, c'était le conservateur du musée qui me précédait. Il connaît les détails et les chemins sinueux conduisant à travers ce musée qui me paraît plus grand et plus difficile à saisir dans toute son étendue que tous les musées que je connais réunis, me disais-je : je vais suivre attentivement les propos du conservateur. (...) – Nous commençons donc à l'âge de pierre, explique-t-il tandis que nous pénétrons dans la fraîcheur d'une immense salle de marbre, car, si je puis me permettre cette plaisanterie, par quelque endroit que nous entrons dans l'histoire allemande, nous atterrissons toujours tôt ou tard à l'âge de pierre. Ici, donc, une première *installation d'espace dans l'espace, le carré d'honneur de l'art musical allemand* ; parlons bas, ajoute le conservateur en posant un doigt sur ses lèvres. (...) – La profondeur a toujours été l'un des points forts des Allemands, a déclaré à mi-voix le conservateur. Voici – il désignait l'un des musiciens – Carl Orff créant une musique originale pour le « Songe d'une nuit d'été » de Shakespeare et là-bas – indiquant un pupitre à proximité –, vous voyez Rudolf Wagner-Régeny attelé à la même tâche. (...) Et maintenant, sa section Egk ! – Là, Werner Egk travaillant à son « Violon enchanté », en train de répéter une scène avec le Juif Guldensack : au pupitre voisin, il est occupé par une œuvre de commande pour la station de radio Reichssender Leipzig – regardez donc, cette profondeur, cette contention ! –, il s'agit du spectacle sacré *Les Signes supérieurs*, d'après Weinheber, un Autrichien, c'est drôle, non ? Il faut qu'il se dépêche, la première diffusion doit avoir lieu pour l'anniversaire du *Führer*. (...) Nous passions devant quatre pupitres de chef d'orchestre derrière lesquels quatre messieurs d'allure identique, avec une coiffure qui rappelait l'alouette huppée, agitaient énergiquement leur baguette. Le Generalmusikdirektor d'Aix-la-Chapelle Herbert von Karajan répétant la *Célébration du nouveau front* de Richard Trunk et Baldur von Schirach, s'écrie le guide, un cycle en quatre parties pour chœur d'hommes et orchestre, ce qui explique aussi les quatre pupitres avec les quatre chefs d'orchestre ! Au fait, les mouvements portent les titres suivants : un, Hitler, deux, Le Gardien du Führer, trois, Ô pays, quatre, Horst Wessel. Une installation particulièrement réussie, vous ne trouvez pas ?

Nouveau changement de décor. – Nous arrivons maintenant à la section consacrée aux bureaux, m'explique le guide du musée en désignant d'un large geste une immense accumulation de bureaux de toutes tailles et de toutes formes ; – une gigantesque installation spatiale, un environnement imposant, une performance imperturbable, comme vous le constaterez dans un instant. Les bureaux ont toujours joué un grand rôle, sinon le plus grand, dans l'histoire allemande (...) Par leur zèle souvent redoutable, par leur inébranlable sens du devoir à accomplir, les fonctionnaires allemands ont de tout temps joui de la plus grande considération, tant auprès de leurs admirateurs que des envieux. Nous allons parcourir une fois l'allée centrale... Ah, tous ces bureaux... ! Voici, par exemple, le bureau du docteur Kaltenbrunner, il prend tout juste sa pause du petit déjeuner. Derrière ce bureau, là-bas, le docteur Schleyer, voyez comme il travaille, incroyable, non ? Montre-moi ton bureau et je te dirai qui tu es, dit-on chez nous autres Allemands... (...) – Voici le bureau d'un sous-lieutenant – le guide marque alors un temps de réflexion –, le sous-lieutenant, ou bien lieutenant, Waldheim, il n'est pas là en ce moment. Et ce bureau-ci, une pièce particulièrement belle, est celui d'un certain Lerch à Lublin, toutefois il remplace son commandant, qui est quelque part à l'extérieur pour se tenir au courant de l'avancement des travaux de construction d'un four crématoire. Malheureusement, le bureau du commandant n'a pas été conservé, au fait, ce commandant s'appelait Globotschnigg, un Autrichien lui aussi, étonnant, non ? Etait-ce LE Globotschnigg, mon favori parmi les assassins de masses ?, demandé-je... – Possible, répond le conservateur ; en tout cas, les Autrichiens ont toujours joué un certain rôle dans l'histoire allemande, sans Autrichiens l'histoire allemande serait carrément impensable, aujourd'hui encore il nous faut régulièrement avoir recours à des Autrichiens, comme vous le verrez plus tard. Tous ces bureaux, tous ces bureaux, cela ne laisse pas de m'étonner... – Et ces bureaux là-bas au fond ?, je l'interroge en désignant une partie au loin dans la salle (il s'agissait peut-être déjà d'une autre salle) où il me semblait discerner d'autres exemplaires, comme surgis d'une brume. – Ce sont les bureaux des poètes et des penseurs, rétorque le guide, mais ils ne sont pas toujours visibles... Oui, c'est curieux, tantôt on les voit très précisément et tout près, tantôt au lointain, tantôt pas du tout. (...)

Ce sont des installations particulières, m'informe mon guide avec satisfaction tandis que nous flânons à travers les salles abritant les installations des camps d'extermination, des installations très particulières... Vous n'avez sans doute encore jamais vu une telle mise en scène d'espace dans l'espace... S.v.p., ne touchez pas aux cadavres, les reproductions de cadavres – et celles des victimes encore en vie lorsqu'on les a découvertes –, en effet, sont en massepain et autres matériaux gélatineux apparentés, m'explique le conservateur. Vous imaginez aisément qu'il n'a pas été facile de confectionner des reproductions grandeur nature, mais afin que le visiteur puisse faire *l'expérience* des horreurs du passé, plus précisément encore – à cet endroit, je surenchéris toujours – : pour rendre *accessible la fascination de l'horreur*, nous n'avons reculé devant aucune difficulté, *l'histoire comme espace de l'expérience vécue*, comme je vous l'ai probablement déjà dit hier. Il faut dire que l'état dans lequel se trouvaient les originaux facilitait grandement les reproductions, travailler le massepain et les matériaux apparentés exige une technique très délicate... Bien entendu, des substances de conservation ont été mélangées, mais ce ne sont pas d'ordinaires personnages en cire. – C'est à la limite de l'inconcevable, pensé-je, tant les reproductions étaient finement ouvragées, chaque jambe, chaque côte, le moindre os était nettement visible, et l'expression des yeux écarquillés, incroyable, quelle précision !; à haute voix, en revanche, je lance : en massepain, *en massepain – ce n'est pas vrai !* – Je m'attendais bien à une objection de la sorte, répond le conservateur avec un agacement brusque, mais ce qui *est* ne peut *jamais* être vrai ! Avec quels matériaux aurions-nous donc travaillé, quelle aurait été la représentation

convenable de cet état de fait ? Avec du plâtre, du papier mâché ? Ou bien avec des cadavres réels, ou des *figurants de cadavres*, du celluloïd, du papier ? Ou bien quelque chose de plus abstrait aurait-il été admis, simplement *rien*, de l'air, du vide, de la fumée des cheminées ? Ou bien quelque chose de gravé dans la pierre, en granit peut-être, une sculpture antifasciste, comme on les dresse volontiers devant les facultés, les directions de la police ou aux embranchements d'autoroutes, ou bien faillait-il défigurer jusqu'à rendre méconnaissable ?, vocifère amèrement le conservateur. – La distorsion ne doit pas aller jusqu'à rendre méconnaissable, il y a des limites, entendis-je, c'était une voix, la voix d'un certain Schmidt, sortant de moi, c'est un sacrilège, un *sacrilège à l'encontre de l'histoire !* – Qu'est-ce qui est un sacrilège à l'encontre de l'histoire, les originaux ou les copies ?, rétorque le conservateur d'un air mauvais avant de concéder, calmé, et comme pour se montrer conciliant : Bien sûr, ou plus exactement encore, *naturellement*, le camp de concentration n'a rien à faire au musée, naturellement – nature et histoire, *l'histoire naturelle*, cela nous préoccupe, comment ? – naturellement, l'unique possibilité de saisir l'histoire allemande récente ce serait les *vacances à risques en camp de concentration*, mais est-ce une raison pour que tout recommence, l'histoire comme répétition du même ? (...)

Comme vous avez remarqué (...) nous ne sommes pas dans un musée conventionnel, c'est la raison pour laquelle nous avons pris soin non seulement de travailler avec des installations vidéo, mais surtout, afin de transmettre l'histoire, si j'ose dire, le plus *culinairement* possible sans pour autant sacrifier les *incitations à réfléchir*, surtout avec des *installations d'espace dans l'espace...*